

La Maigrauge : 750 ans de vie monastique continue

Le 3 juillet de cette année 2005, l'abbaye de moniales cisterciennes de *Notre-Dame de la Maigrauge*, à Fribourg (Suisse), a fêté ses 750 ans d'existence.

La longueur du parcours se double d'un fait rare : son absence totale d'interruption. Pourtant, les occasions de ruptures variées n'ont pas manqué dans cette longue trajectoire : à l'époque médiévale, elle aurait pu risquer être prise en otage entre Berne et Fribourg, avec les menaces subséquentes de la Savoie, ensuite, de rester victime d'affaissements internes et de subir les rafales de la Réforme, sans compter de graves dissensions dans l'abbaye même ; tout au long, on sent des évolutions diverses, souhaitées ou contrecarrées, une lutte pour la survie et, plus près de nous, l'arrêt de mort prononcé à la suite de la guerre du Sonderbund, en 1848 : les moniales, dont le nombre avait atteint à certaines époques plus de cinquante, ont dû accepter, déjà diminuées, entre 1848 et 1857, d'avoir à s'éteindre... Mais voilà qu'elles survivent, et un changement politique leur devient favorable. Ensuite, totalement orphelines pendant cinquante ans, il leur faudra cinquante autres années d'attente et de semi-solitude avant de retrouver leur place originelle dans l'ordre de Cîteaux.

L'histoire de *La Maigrauge* commence comme un conte, et nous capte immédiatement. Une femme, laïque, réunit quelques compagnes pour une vie de prière s'inspirant de la règle de saint Benoît, puis obtient, le 3 juillet 1255, l'autorisation d'un curé de vivre, avec son petit groupe, tout au bout d'une sorte de presque île entourée par la Sarine, au pied de grandes falaises inhospitalières, sur un mauvais terrain inculte, à la limite ouest extrême de la paroisse de Tavel, distante de 12 km. On considère le document qui atteste cette date et cette autorisation (un parchemin de 17 x 7 cm) comme l'acte de fondation de l'actuelle abbaye.

Richinza – c'est son nom – n'était ni d'obédience béguine, comme de nombreuses femmes pieuses de l'époque, ni d'origine noble, comme beaucoup de « fondatrices » d'alors, et on ne sait d'elle que son nom.

Comment les événements ont-ils pu se précipiter au point que, déjà quatre ans après que ce petit groupe se soit établi dans cette « Auge maigre », le seigneur de la ville, Hartmann V le Jeune de Kibourg, leur donne le terrain (1259) et que, deux ans seulement après cette donation, elles soient intégrées, à leur demande, dans l'ordre cistercien (1261), alors même qu'en 1251 le pape, à la requête instante de l'Ordre, débordé, avait accepté qu'il n'y ait plus de fondations féminines ? Mais les voilà devenues moniales cisterciennes, leur maison « abbaye », et leur supérieure, « abbesse ». Elles sont confiées à la paternité d'Hauterive, toute proche. C'est donc que Richinza et ses compagnes se sont glissées entre les mailles du filet étroitement tissé des circonstances, comme bien souvent, d'ailleurs, par la suite, les moniales qui leur ont succédé... Habileté, hasard, ténacité, préméditation – ou main de la Providence ?

Après une époque de floraison (XIII^e siècle), le siècle suivant est plus faible, mais deux œuvres d'art très particulières naissent dans les murs de l'abbaye : un extraordinaire « sépulcre pascal » (œuvre rare

en Europe continentale), où la statue du Christ, presque de taille humaine, repose dans un tombeau peint, avec, entre autres, une scène de Déposition très belle, et des stalles dont les sculptures s'animent d'une vie joyeuse, en un style parfois naïf, parfois virtuose, pour une ode à la création.

Après le XV^e siècle, l'abbaye s'enfoncera dans une époque peu glorieuse, où il faudra même destituer une jeune - trop jeune - abbesse, dans un grand remue-ménage où interviendront les autorités de la ville autant que celles de l'Ordre (1518 - 1520). Ce XVI^e siècle est creux pour tous les monastères ; la Réforme fait d'énormes dégâts, abolissant tous les couvents et suscitant en plus, douloureusement, des abandons personnels volontaires. Certains monastères cisterciens ne tiennent que par un fil. Celui de Magdenau, par exemple, devra sa survie à une unique moniale, qui se présente en personne, seule, face à la Diète fédérale, dans un plaidoyer pour une existence minimale de son abbaye... Elle réussira à convaincre le gouvernement et, très lentement, à provoquer une renaissance.

Or, un sursaut se prépare à *La Maigrauge*. Après l'époque de laisser-aller du XVI^e siècle, fade et peut-être quelque peu dissolue ou du moins distendue (comme d'ailleurs aussi à Hauterive, par exemple sous l'abbé Jean Tavernier), les moniales se reprennent en main, dès les premières années du XVII^e siècle (1602), demandent leur retour à la Règle, entier et strict, et luttent pour obtenir le droit à l'abstinence - qui ne leur est d'abord pas accordé (et pour cause : Cîteaux ne la pratiquait pas, non plus que la congrégation d'Allemagne, à laquelle appartenait *La Maigrauge*). On trouve dans ses archives, un peu plus tard (1625), le document, devenu très pâle avec les siècles, mais qui reste si éloquent et ferme, où les quarante-cinq moniales signent, une à une, leur adhésion sans retour à l'abstinence. Il faut bien comprendre que l'abstinence signifiait

infiniment plus que le simple abandon de la viande : il s'agissait, en profondeur, de retrouver la Règle entière dans toute sa pureté.

Deux grandes abbeses marquent de façon indélébile cette époque : la réformatrice du monastère, qui sut aussi embellir les bâtiments et construire, Anne Techtermann (1607 - 1654)¹, et celle qui lui succéda brièvement, une femme qui alliait une série de talents à une grande vie intérieure, Anne Élisabeth Gottrau (1654 - 1657).

Cependant un drame, matériel cette fois, mais incommensurable, vient à frapper tout à coup le monastère en plein épanouissement : par l'inattention d'une moniale, qui laisse brûler une bougie dans sa cellule pendant l'office de complies, ayant été appelée au-dehors juste avant, toute l'abbaye prend feu alors que la communauté entière se trouve à l'église, le 17 novembre 1660 au soir... L'abbaye, construite principalement en bois, voit disparaître presque tous les bâtiments, sauf l'église, la salle capitulaire, l'appartement de l'abbesse, en pierre, et quelques constructions mineures. Les cellules sont anéanties, ainsi que le cloître, le réfectoire, les dortoirs... La pauvre sœur coupable, Gertrude de Reynold, aura à porter ce poids toute sa vie et se fera appeler dorénavant Gertrude de la Croix... Mais nous lui pardonnons tout, car non seulement nous lui devons indirectement la merveilleuse reconstruction du cloître, dans un style classique incomparable d'ample simplicité, mais encore nous lui sommes infiniment reconnaissants de huit cents pages manuscrites qui forment une longue chronique de l'époque en même temps qu'elles nous transmettent les écrits et les paroles de l'abbesse Anne-Élisabeth Gottrau, dont elle fut une intime (parfois indiscreète... mais innocente et de bonne foi).

1. Les dates qui suivent les noms des abbeses sont celles de leur abbatiat.

Le XVIII^e siècle, à la fois terne et ponctué de vagues inquiétudes, voit *La Maigrauge* menacée de disparition : les autorités veulent, à plusieurs reprises, par souci d'économie, la joindre à *La Fille-Dieu*. Ce n'est pas la première fois : au XVI^e siècle aussi, toujours pour raisons financières, il s'était agi d'aider matériellement les chanoines de Saint-Nicolas par cet anéantissement. Un déclin se dessine au monastère : *La Maigrauge* ne bénéficie plus de visites régulières et c'est dans cet état de semi-abandon extérieur, avec toutes les conséquences intérieures, qu'elle parvient, cahin-caha, à l'époque de la Révolution, où pourtant un évêque énergique, qui était en même temps abbé d'Hauterive et donc père immédiat du monastère, avait pris le diocèse bien en main (Bernard-Emmanuel de Lenzbourg, 1723 – 1795). L'occupation française de Fribourg n'est guère un moment favorable, puis l'abbaye, à peine relevée, doit faire face à la guerre du Sonderbund, qui, littéralement, l'achève : la pauvre abbesse Marie-Bernardine Castella (1838 – 1849) doit remettre à l'État, en 1848, tous les biens et toutes les archives du monastère et accepter de ne plus prendre de novices, c'est-à-dire signer la lente extinction de la communauté, la disparition de *La Maigrauge*... On peut dire qu'elle en mourra, un an plus tard.

L'Ordre, totalement anéanti en France par la Révolution, essaie de survivre au sud de l'Allemagne, dans un immense effort, très compliqué par les aspects juridiques et les aléas politiques. *La Maigrauge* est sauvée, mais reste livrée à elle-même, car Hauterive a été supprimée en 1848 et, avec elle l'abbé-père immédiat qui l'avait en charge face à l'Ordre. Ce n'est qu'en 1901, après cinquante ans de vide, « d'orphelinage », qu'elle rentre à nouveau sous la juridiction de l'Ordre, à sa très grande joie. Il faudra cependant attendre encore un deuxième demi-siècle environ (1901 – 1943) pour qu'elle soit à nouveau entièrement incorporée, puis vingt ans encore (1963)

pour que le lien originel de la filiation avec Hauterive (celui de 1261 !) soit rétabli².

Le renouveau se dessine lentement, sous le mouvement imprimé par le concile Vatican II (1962-1965) puis surtout par l'impulsion de l'actuelle abbesse, élue en 1974, mère Gertrude Schaller, qui l'accélère. Depuis lors, aux changements intérieurs correspondent les changements extérieurs : grandes restaurations, rénovations, transformation de l'aumônerie en hôtellerie, adaptation constante à la mouvance du monde. L'Ordre évolue lui aussi, et finit par accorder une place aux femmes jusque dans sa direction. L'abbesse de *La Maigrauge* sera une des premières à y être élue et elle est devenue en 2000 conseillère de l'abbé général.

Toute la trajectoire de ces sept siècles et demi est sous-tendue par la devise du monastère qui, loin de terminer son histoire, ouvre, en dépit de tout ce qui lui est contraire dans notre temps, l'espérance sur l'avenir : *Dominus providebit...* ■

Núria DELETRA-CARRERAS

2. Hauterive ne reviendra aux moines qu'à partir de 1939.